

d'hommes, de femmes et d'enfants ; on en voyait jusqu'aux toits se chauffant aux gaines et tuyaux de cheminée. Retenu au palais par des dépêches, des audiences, ce ne fut qu'à midi et demi que Napoléon parut sur le perron du grand escalier. Il s'élança leste-ment à cheval et fut se placer au centre de la cour. Aussitôt tous ces cavaliers caracolent autour de lui, le sabre nu, puis se massent en cercle, l'entourant pour ainsi dire d'une couronne d'acier. D'une voix forte et d'un geste animé, il leur retrace alors la gravité des circonstances, la confiance que lui inspire leur dévoûment, et leur communique ses ordres. Ses yeux lançaient des éclairs, les cavaliers et leurs montures également. Ce tableau saisissant ne s'effacera jamais de mon esprit¹.

Ce fut le lundi 13 mars, sur les trois heures après midi, que Napoléon quitta Lyon sur un petit cheval blanc qui conserva son nom. Les cris accoutumés de : Vive l'Empereur ! l'attendaient sur les quais de la Saône qu'il suivit jusqu'à Vaise pour prendre la route de Bourgogne. Je m'étais placé à la tête du pont Saint-Vincent. Je ne remarquai pas, ce jour-là, une grande affluence sur ce point. Cependant quelques femmes derrière moi s'en donnaient à cœur joie de leurs démonstrations d'amour, et je récoltais cette bouillante saillie : « Mais, dis-moi donc, ma amie, pourquoi que j'aime tant cet homme-là ? C'est que je l'aime, je l'aime, vois-tu, comme mes petits boyaux. C'est vrai que ça me fait toute chose quand je le vois. »

Il passa sans se presser, assez rêveur, très affable. Il me fit l'effet d'un joueur qui risque un grand va-tout, sans être parfaitement sûr de ses cartes².

Je le considérai avec de singuliers pressentiments, avec un trouble

¹ Au dire de Talleyrand (lettres à Louis XVIII, datée de Vienne, 25 mars 1825), les forces de l'empereur à Lyon étaient composés du 14^e hussards, et des 23^e, 24^e, 5^e, 7^e et 11^e de ligne, chacun de ces régiments n'ayant pas plus de mille hommes. Cela, joint à ce qu'il avait déjà, ne lui donnait pas plus de neuf à dix mille hommes, à la date du 11 mars (*Correspondance inédite de Talleyrand*, p. 368).

² Madame de Staél disait à propos des Cent Jours : « Si Napoléon triomphe, c'en est fait de la liberté ; s'il succombe devant l'Europe, c'en est fait de l'indépendance nationale. » On n'aimait pas Napoléon, dit cet écrivain célèbre, mais on le préférait. Tout était chez lui moyen ou but. Il aurait voulu mettre le monde entier en rente viagère sur sa tête... L'étincelle divine n'existant pas dans son cœur. Ce que nous nommons la conscience ne lui a jamais paru que le nom poétique de la duperie... Il nous avait tout donné à la place de la liberté. (*Oeuvres de Mme de Staél, passim*)